

Patrick Joquel

## **Les cairns m'ouvrent le chemin**

*Vallée de la Vésubie, 2005/2007*

*Randonnées solitaires ou partagées : Agnès, Jacques, Geneviève,  
Samuel.*

Revue d'art et de littérature, musique

RAL,M

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

\*

Lever quatre heures sur le balcon thé aux grillons bien s'hydrater avant de boucler le sac et de longer la côte endormie autoroute A 8 nationale 202 radars automatiques vallée de la Vésubie pierres éclatées sur la chaussée sanglier mâle derrière la glissière lever le pied rien ne presse à part ce désir de marcher parking altitude mille six cent trente mètres clarines dans le sous-bois vaches

Je marche enfin sous le petit jour premier raidillon premiers rhododendrons en fleurs altitude mille huit cent soixante douze mètres une ombre en mouvement éclaire mon regard le chamois s'immobilise me toise me souffle s'éloigne je continue vallon Sangue marche en ubac seul parmi ce minéral saisi de silence

Altitude 2300 une mince pellicule de glace couvre les flaques plus haut de larges névés s'étalent encore un chamois femelle avec son petit je passe au soleil par le raide et les cailloux soudain le versant capitule et le souffle se détend. Les muscles s'allègent. Une dernière poignée de pas... Les voilà !

Les deux grands Bessons et le petit troisième... Cachés. Gelés. Dans leur conque rose et lovés dans leur silence... altitude 2500

A deux heures trente de marche de l'été du bord de mer les trois lacs gelés me propulsent en Arctique  
ils couvent leur silence  
et je m'y repose  
au soleil nu  
j'écoute le chant de l'eau dans le déversoir  
libre

coulée continue  
variations infimes  
variations intimes  
plus le soleil monte  
plus le chant se renforce  
eau vitale  
et toute en intense vitalité

à chaque seconde  
un son nouveau pérennise son instabilité  
la vie traverse  
éphémère  
ce monde et ce corps

Vivre est perpétuelle naissance

J'ouvre tout  
les yeux  
les oreilles  
tous mes sens  
et je me laisse  
traverser

\* \* \*

Je suis vivant  
aujourd'hui  
louange au soleil  
liturgie du froid et de la fonte  
psalmodie d'un pas de chamois si léger  
transfiguration de l'effort en plaisir bonheur  
la beauté me saisit

\* \* \*

« Tu m'as fait peur avec ton silence » me souffle le chamois du col de Cerise avant de s'éloigner.

De me laisser face aux barbelés que l' Histoire ici a rouillés. Le vent vient y siffler son chant. Il me souffle que là-bas dans d'autres montagnes de frais barbelés déchirent en ce moment d'autres hommes...

Là contre le muret le banc de pierres contemple la vallée. Sa descente étroite et rapide vers la grande plaine du Pô. Il me semble emprunter d'autres regards. Ceux de ces hommes. Soldats postés là parce que ! ...

Sentinelles d'un temps perdu. Guetteurs de vide. Leurs regards vers la plaine. Vers leurs villages...

La brise de pente me chuchote à l'oreille... « Chaque pierre ici se souvient de leurs mains, de leurs voix, de leur attente et de leur ennui... » Plus loin les abris de guet gardent l'empreinte des corps tendus sous le soleil. Combien d'yeux se sont usés ici dans ce face à face entre deux immobilités ? Le baraquement est à présent ouvert aux vents. À la neige. Parfois un randonneur s'y abrite. Plus souvent chamois ou bouquetins y couchent leurs nuits. Drôle de contraste. Jolie revanche.

Je reprends mon itinéraire. Le pas chante sur les pierres et la pierre écoute. Je marche comme d'autres prient. Les cairns m'ouvrent le chemin. Le sentier semble naître à quelques pas. Juste en amont de ma présence.

Les cairns  
guetteurs fragiles  
me regardent

Mes pas  
en écho de ceux qui m'ont précédé  
je vais  
simple nomade  
dans la litanie des orants

Pierre et prière  
est-ce une coïncidence  
?

Se saisir d'une pierre  
et d'une autre  
monter un cairn  
écrire un sentier  
tracer un cheminement  
pour aller plus haut  
dans la louange et la montagne

un seul geste pour se rapprocher du ciel

Un caillou me roule sous le pied. Bondit et rebondit dans la pente. Claquements secs. Je viens de modifier l'équilibre du monde. J'attends... Un avion me survole de sa bruyante élégance. Je me demande si son pilote m'a vu. S'il va me dénoncer à l'autorité compétente en matière de pierrier ?

Un chamois me regarde. Mouvement silencieux au flanc du rocher. Il me regarde et demeure en son plus haut silence. De lui je n'ai rien à craindre.

Au plus haut de la cime du Mercantour, j'ajuste à mon tour une pierre au sommet du cairn. J'ajoute un peu de louange et de joie à celle des randonneurs d'hier. Combien d'entre eux ont osé un geste similaire ?

« Beaucoup, chuchote le grand cairn. Beaucoup ! Mais pas tous. Certains ne veulent peser en rien sur la Terre. D'autres oublient. Simplement. Ne cherche pas à compter le nombre exact de mes pierres, il ne te dira rien de ceux qui sont montés ici. Ceux qui viennent ici ne se ressemblent pas autant que tu l'imagines. Chacun suit son désir. Chacun cherche son chemin. Et par les mêmes cols et sur les mêmes sommets, chacun trouve le sien... »

L'homme, cet animal qui camoufle d'intelligence toute son angoisse... Avec sa conscience de la perte... et son élan... Ce désir que rien ne s'arrête... Les dieux qu'il s'invente en ligne de mire... Cette espérance d'un monde meilleur qui le pousse en avant, du rituel de ses morts au compte à rebours de ses fusées...

A l'horizon la mer et tout mon pays de montagne et de bleu. Je me sens heureux. Mourir m'indiffère aujourd'hui. Je suis là. Je marche dans ce plus haut silence. Cela suffit. Des chocards à bec jaune me hèlent. Je les salue des yeux.

Parler serait  
comment dire  
ou alors le chant

Oui c'est vrai. Je ne sais pas chanter.  
La marche est ma mélodie.

\* \* \*

La biche  
un instant suspendue  
en plein air  
immobile et légère  
un battement de paupières

\* \* \*

Nous suivons la langue étroite du torrent  
le sentier nous tient  
il nous élève  
abrupt

Nous allons cœur et souffle en prise avec le dénivelé. Les cuisses flambent l'altitude et nous nous élevons sans autre à coups que le poids du corps qui passe d'un pied sur l'autre.

Nos yeux s'arrêtent sur la falaise à l'affût d'une saxifrage à fleurs multiples. Il y en a deux. Hampes dressées dans l'ombre. Elles nous dominent  
verticales  
inaccessibles  
patientes et tenaces

Nous calmons nos corps un instant. La sérénité du lac Autier les apaise et nous reprenons la marche les pieds allégés par le silence.

La brèche où nous devons porter nos poids nous appelle et le vaste pierrier qui la défend semble nous inviter à goûter sa minéralité tout en nous narguant de son chaos

La marche nous masse et nous vibrons sur la peau des pierres

Les cairns  
dociles  
déroulent  
si lentement  
le passage  
que nous envions  
l'agilité du chamois

D'un caillou à l'autre  
l'œil aux aguets  
la beauté des pierres

Je voudrais caresser le grain de leur peau  
apprendre à lire leurs géographies intimes  
déchiffrer leurs cartographies de lichens

Le lent démantèlement de la montagne par la glace et ces millions  
d'années d'érosion pour la rendre accessible aux randonneurs fous que  
nous sommes... car il s'agit bien de folie n'est-ce pas que de vouloir se  
confronter à ce chaos quand nos fauteuils sont si confortables les  
documentaires télés si remarquables

Nous nous posons sur la brèche du lac Autier  
enfin

Là  
et jusqu'au Capelet  
nous ne serons plus que regard

Du sommet  
nous suivons l'étagement des lacs  
vu de cette hauteur le trajet du glacier devient une évidence  
son étroite aussi  
nous demeurons  
là  
suspendus à ce si haut silence  
et nous touchons de tous nos yeux notre présence au monde  
être vivants pour nous  
c'est respirer  
ici

Une marmotte siffle sa présence  
un aigle  
la mort menace  
et toujours  
tenace  
et toujours  
emmêlée à la beauté

fragile éphémère

Que sommes-nous  
chacun en notre espèce  
que sommes-nous en ce vaste monde  
sinon quelques kilos de chairs animées de petites étincelles  
?

On en surprend parfois de ces étincelles au croisement des regards ou  
des mains  
une impalpable chaleur se partage alors

La même chaleur tactile que les peaux caressées jusqu'à l'orgasme  
embrasent

\*\*\*

Du caillou  
de la pierre  
du décheté de rocs  
montagne explosée

Au sommet du Clapier l'orage hier a signé de quelques flocons la fin du  
bel été  
à cette altitude  
des bouquets de marguerites naines effeuillent le ciel  
se hâtent de monter en graine

Tout  
sur terre  
tellement éphémère

\*\*\*

Plus haut que les brumes  
je marche  
je chevauche un cœur palpitant  
je passe d'un rocher à l'autre  
les pieds  
les mains

J'ai déjà choisi le caillou que je poserai dans quelques battements sur le  
cairn sommital de la Madone des Fenestres

Suspendu à mes yeux autant qu'à mon centre de gravité un pied de  
chaque côté de la crevasse  
je respire à ma joie

Ici le roc est démantelé par des siècles de gel et je pense  
« mourir ici serait si simple et tellement banal »

Fermer les yeux sur la montagne et l'emporter dans une éternité si vide  
qu'elle y tiendrait toute entière et à l'aise  
avec ses chamois  
ses chocards  
ses brouillards

\* \* \*

Ce roc  
énorme et rémanent  
posé là par un glacier perdu  
s'est fendu  
sexe offert à d'aériennes semences  
muet  
plaisir  
sourire

\* \* \*

Quelles équations mathématiques tracent ainsi les si jolies courbes des  
lacs bessons  
?  
Quelles formules physiques permettent d'inventer autant de lumière  
?  
Autant d'étincelles en cascades  
?  
Chair de poule et sensualité des rafales  
si légères  
sur la surface des eaux  
sur celle de ma peau

Echapper à la ville  
le temps de quelques pas  
s'offrir  
cœur  
corps et âme  
à la beauté

Juste pour se renouer au monde et à ses souffles

A celui du bouquetin contemplatif dont l'œil jaune me tient à distance  
de sécurité minimale

Casse-croûte au sommet  
Tête de la Ruine  
entre les murets de pierres sèches de l'abri  
protégé ainsi du vent froid de novembre

Le lac en ubac est déjà pris par l'embâcle  
les plus petits en adrets aussi

Plus loin  
à l'Est  
le col Agnel où je me tenais la semaine dernière  
au nord  
le Guilié  
prochain objectif

Toute cette géographie du Mercantour que le corps mémorise au fil des  
pas

On est un peu plus de cinq milliards sur terre et je suis le seul homme  
aujourd'hui à me tenir sur la Tête de la Ruine ! Les yeux plongés dans  
les lacs Bessons  
tout silence  
et tout regard  
heureux d'être là  
vêtu de joie  
heureux oui

Nous sommes quelques uns. Marcheurs inconnus qui partageons ce  
paysage. Où sont-ils aujourd'hui tandis que je m'emplis d'espace  
?

Que font-ils de ce jour

?

Ce sommet caillouteux bat-il dans leur mémoire tel un cœur

?

Plongent-ils leur effervescence professionnelle dans le silence de ces  
cailloux

?

Un bouquetin aussi nonchalant qu'élégant traverse-t-il leur regard

?

\* \* \*

Hier soir il a neigé sur le Mercantour

je m'en doutais

sur le quai de la gare de Mouans-Sartoux l'air malgré le soleil revenu  
et le bleu doux du ciel

l'air distillait un parfum de blancheur

Puis dans le train pour Aubagne

vision fugitive

la chaîne frontalière enneigée

immaculée

Je vous imagine

lacs Bessons

auréolés de silence et de blanc

Vous étiez prêts

je suis monté vous saluer à temps

vosre quiétude hier alors l'annonçait

L'hiver arrivait

Cela suffit à ma joie

\* \* \*

Cet air venu du pôle est sans musique ou plutôt simplement porteur de  
ce blanc silence qui brûle aux oreilles

Un air immense où chaque bruit s'absente

Un air étincelant où le pas s'aiguise

On est là blotti dans sa propre chaleur et cet air que l'on siffle en marchant signe sur le sol notre allant

Nous foulons cet ancien fond marin que le plissement alpin a levé comme on brosse à grandes arabesques d'encre un paysage improbable. Pics. Falaises. Crêtes...

Ici et là comme autant de clins d'œil l'érosion tire de leurs longs sommeils de pierre quelques coquilles intactes. Aucun enfant ne les a jamais portées à son oreille. Les houles de cette mer demeurent figées dans notre imaginaire et tandis que nos pas nous portent d'un versant à l'autre de la crête nous ne sentons rien de ces forces souterraines.

Seul un fragment éboulé du sentier nous rappelle que ce langage de pierre est lui aussi éphémère. Nous prenons alors brusquement conscience que notre passage aussi bref et léger soit-il modifie imperceptiblement les équilibres... Le caillou qui se dérobe sous le pied tire la cheville et son déplacement ouvre un nouveau chemin d'érosion...

Sur le Brec d'Utelle immobiles et silencieux nous devenons pierre... La montagne est déserte. Seuls les crottins pâturent. Un petit oiseau dont nous ne savons pas le nom vient picorer à portée de bras les miettes du repas. Complicité du vivant.

\* \* \*

Bien calé dans le balancement rythmé piqué des bâtons nous croquons le dénivelé à pleine bouche et la pente épanouie élève à chaque enjambée un peu plus haut  
nos corps  
nos êtres

Car il s'agit bien de cela  
ici  
en pleine action  
en total bonheur

Marcher  
renoue  
nos pensées parallèles

Marcher ici  
à cette altitude  
et dans la neige  
en raquettes  
nous réconcilie avec le monde

Et sa lumière inonde nos yeux

Sérénité

Deux chamois courent sur le névé  
se jettent à plat ventre  
et glissent  
éclaboussant la neige  
et leur joie  
nous accompagne

Demain  
leur humour moqueur  
accompagnera mes bonjours

La tranquillité glacée du lac Mercantour  
leur donnera  
un sauvage éclat

Un mélèze au tronc foudroyé suspend la trace  
cette violence aveugle nous interroge : entre un arbre éteint à jamais et  
celui dont la foudre a juste enrobé le tronc de sa balafre un saugrenu  
pourquoi nous ramène à notre condition d'homme  
Et ces histoires terroristes

Nous reprenons l'ascension

En silence

Marcher ici me connecte à nouveau au grand silence de la création

à ce libre espace où je puise les mots comme d'autres leur eau

Solitaire un vieux chamois nous regarde et nous accepte

Respect de la distance et des cheminements distincts

Il broute  
indifférent

Non  
pas tout à fait  
juste une question de tolérance  
de juste distance

\* \* \*

Sur le pont  
mes yeux  
je les remplis du bruit de l'eau vive  
et de son écume

Quelques chamois éparpillent le sous-bois  
un tétras-lyre au loin caché dans son chant

Je laisse en aval le printemps pour rebrousser le temps  
couler dans l'hiver

Au lac  
beaucoup de silences  
le minéral  
le liquide  
un feutré de pierres et d'eaux  
un craqué de glace

Tout seul sur la cime du Mercantour  
je le contemple ce monde

Dire que ça tourne

Dire qu'en bas les chantiers palpitent les feux rougissent les ordinateurs  
ronronnent les avions décollent les mendiants mendient

Ça pétille  
ça bouge

Dire qu'il y a la Croisette diva sur divan caméras moteurs

J'aime vivre en ce monde

J'ai tout lâché pour cette liberté  
pour plus de liberté que possible  
et la partager

Repos sommital

Je suis renoué à la terre  
rechargé  
en prise avec l'espace et son silence  
avec cette vie démultipliée  
insectes  
araignées noires  
oiseaux  
lichens

En prise avec le temps  
suspendu à la lumière

Le temps d'une sieste  
et l'ombre m'alerte

On arrive ici  
on croit pouvoir durer  
les nuages ordonnent le retour

Plus bas  
je me pétrifie  
sept chamois sur un névé siestent à en devenir caillou

\*\*\*

J'ai avalé le dénivelé l'esprit échevelé  
concentré sur le pas  
le souffle et le rythme

je voulais tant les revoir  
par le versant déneigé j'arrive en rive droite  
sur les hauteurs du verrou  
Bessons gelés  
je les savais ainsi  
rendez-vous réussi  
silence et fluidité des blancs  
craquements de la couche  
ici et là un peu d'eau sombre  
bleu sombre

Juste un chamois  
couché sur un rocher  
au soleil  
pour partager la vision

Moi aussi  
sur un rocher

J'imprime le paysage  
il m'absorbe

Il y a moins de neige que l'an dernier  
la Tête de la Ruine est jouable  
je monte  
en diagonale  
entre rocs et névés

Seul au sommet  
avec mon corps et ses empreintes sur la calotte neigeuse

Seul  
et tout mon pays pour les yeux

Au sud  
l'enchaînement des crêtes décroissantes jusqu'à la Méditerranée  
la vallée du Var  
l'aéroport  
on n'est jamais bien loin de la civilisation

A l'est

la chaîne frontalière  
en noir et blanc

A l'ouest  
les sommets calcaires

Au nord  
la plaine du Pô  
rarement aussi claire  
et l'arc alpin  
le Cervin

Tout un pays pour jubiler  
les yeux dans la clarté  
tout un pays pour s'y ensilencer

Je reste au soleil  
deux chamois se suivent  
trottent sur la neige  
je les emporte en ma mémoire

Liberté

Je m'enfouis dans ce monde  
simple élément de ce tout  
en perpétuelle évolution

Totalement immergé dans ce présent continu  
à l'unisson

Mes muscles  
mon corps  
portent ainsi quelques mots  
nés du mystère des connexions nerveuses de la matière grise  
cerveau éphémère  
aux désirs si ordinaires

Mes yeux jubilent ce monde  
et le vent joue avec mes oreilles  
joyeusement

Je me souviens  
j'étais ici en novembre  
juste avant la neige  
et j'y reviens avec la fonte  
entre temps  
combien sont venus  
?

Je regarde ma trace anonyme

De cairn en cairn la descente  
au jugé de l'œil et de la pente  
je les perds  
ils me retrouvent

De mot en mot  
le texte rebondit ainsi  
l'œil et la langue engrangent

Le crayon m'échappe en fin de vers  
l'éboulis l'engloutit  
le poème avec lui se cache

Quand tout ce chaos sera devenu sable  
quelqu'un le retrouvera-t-il  
improbable fossile  
et saura-t-il entendre le poème  
qu'il avait tracé  
?

\*\*\*

Dans les interstices du rochers  
déjà  
les silènes acaules fleurissent  
si petites  
si roses  
si têtues

J'éprouve une grande tendresse pour ces minuscules jardins

Un lagopède s'envole

en pleine mue

Je reviens à la voiture

tout neuf

plus bas

« Souriez ! Vous êtes filmés ! »

je traverserai une commune

sous caméras automatiques

©Patrick Joquel

<http://joquel.monsite.orange.fr>